

« Comment croire en Dieu après la Shoah ? »

Mots clefs : dimension métahistorique de la Shoah, voix prescriptive d'Auschwitz, toute puissance de Dieu.

Avant de répondre à une telle question le Père Dujardin s'interroge sur la problématique du Mal que la Shoah a dévoilé. On y a perçu la mise en œuvre de théories raciales. Cela demeure vrai, mais il y a une autre dimension dont on parle trop peu. Ce n'est pas seulement la race mais le peuple qui est visé et l'extermination se situe dans une perspective idéologique plus large : la création d'un homme nouveau dans un monde nouveau. L'événement dépasse donc la seule dimension raciale.

1. Quelle est cette dimension ?

Un certain nombre de textes nazis dévoilent une dimension éthique et religieuse dans le combat contre les juifs. Hermann Rauschning prête à Hitler les propos suivants : « Il ne peut y avoir deux peuples élus, nous sommes le peuple de Dieu, ces quelques mots décident de tout... Deux mondes s'affrontent, l'homme de Dieu et l'homme de Satan, le juif est la dérision de l'homme. Il est l'anti-homme, l'unmenchen. » Dans *Mein Kampf* il précise sa pensée : « Toute tentative de combattre un système moral par la force matérielle finit par échouer, à moins que le combat ne prenne la forme d'une attaque au profit d'une nouvelle position spirituelle, d'une lutte entre deux conceptions philosophiques... » Selon l'historienne Lucy S. Davidowitz l'extermination prend alors une dimension métahistorique : « Le caractère unique de la Shoah réside dans le fait que la solution finale ne fut pas seulement une entreprise antisémite supplémentaire, mais un programme métahistorique.

- D'où la dimension morale et religieuse spécifique de cet événement. Au-delà de la dimension juridique de la définition du « crime contre l'humanité » les juges de Nuremberg ont mis en évidence que l'événement dévoilait une autre dimension de la capacité humaine à faire le mal. André Frossart a pour sa part retenu trois caractéristiques majeures de ce crime. Le crime n'en est pas un pour les nazis puisque la victime n'est pas un homme. L'exterminer c'est donc rendre service à l'humanité. Il s'agit d'éradiquer, c'est-à-dire de couper la racine. Signe révélateur, en 1934 Hitler suggère à ceux qui sont chargés de réorganiser l'église protestante allemande, de remplacer l'Ancien Testament par *Mein Kampf*. A. Rosenberg écrit le 11 décembre 1933 « Le livre de notre Führer constitue la bible du peuple allemand. » Cette constatation interpelle le croyant dans sa foi, mais surtout le peuple juif dans sa vocation. À travers la volonté d'éradication d'Hitler ce n'est pas seulement Dieu qui est mis en question, mais la révélation religieuse et éthique dont il a chargé le peuple juif.

- Face à une telle question le silence s'impose d'abord. Lors de la rencontre de Genève II en février 1988 destinée à résoudre le problème du carmel d'Auschwitz, le professeur Steg déclara : « Auschwitz est le symbole d'une négation de Dieu, négation de toute morale, négation de l'homme. Nous les survivants, nous sommes les porte parole, les porte silence, les porte absence de six millions de nos frères. » À l'obligation du silence s'ajoute l'expérience de la nuit. Dans son livre *La Nuit*, Elie Wiesel tente de transmettre « une parcelle de cette obscurité totale qui d'un seul coup avait noyé l'âme, l'imagination et l'espoir, tout le passé et l'avenir ». Edith Stein écrit dès Noël 1930 « Toutes les douleurs, toutes les souffrances qui viennent de l'extérieur ne sont rien en comparaison de la sombre nuit de l'âme, quand la lumière divine ne brille plus, quand la voix du Seigneur ne parle plus. » Elle ajoute, « Certes Dieu est là, mais il est caché, il se tait. Ce sont les secrets de Dieu, ils ne se laissent jamais pénétrer complètement. »

2. Face à cette dimension est-il encore possible pour les juifs de croire en Dieu ?

Le rabbin Sirat dans les « Cahiers de la Shoah » distingue plusieurs attitudes qui vont de la soumission totale sans contestation qui est plutôt une acceptation après réflexion, à la révolte en passant par le débat et le questionnement.

- La soumission tout d'abord a pu conduire certains rabbins après la Shoah, comme après la destruction du temple à penser que l'événement était la marque d'un châtement de Dieu pour les fautes de son peuple. C'est ainsi qu'est né le terme d'holocauste. Cette vision est apparue très vite insupportable car comment accepter une telle disproportion entre d'éventuelles fautes et le châtement ? C'est pourquoi en Europe le terme Shoah s'est imposé.

- Dans son ouvrage *Penser après Auschwitz*, Emil Fackenheim se place dans la perspective de l'acceptation après réflexion. Il voit dans l'expérience fondatrice de Pessah une expérience salvatrice qu'il appelle « la voix prescriptive ». Cette voix se fait également entendre lors des événements qui font époque dans l'histoire du peuple juif, même lorsque ces événements sont exempts de salut, comme l'exil à Babylone ou la Shoah. Il parle alors de la « voix prescriptive d'Auschwitz » qui prescrit aux juifs de survivre comme juifs et leur interdit de donner à Hitler des victoires posthumes en désespérant de l'homme et du Dieu d'Israël, contribuant ainsi à la destruction du judaïsme. Dieu demeure au cœur de son peuple en toutes circonstances. Mais il convient de détacher Dieu de l'histoire « promptement et sans réflexion ».

- La deuxième attitude selon le rabbin Sirat est la révolte qui peut aboutir à la négation de Dieu. C'est celle de Primo Levi : « Aujourd'hui je pense que le seul fait qu'Auschwitz ait pu exister devrait interdire de prononcer le mot Providence ».

- La troisième attitude se présente sous une double forme, le débat et le questionnement. Elie Wiesel demeure croyant malgré l'événement et va même jusqu'à évoquer la souffrance de Dieu. Comme Job il s'ouvre à la perspective d'un Dieu qui pleure. Hans Jonas dans son étude *Le concept de Dieu après Auschwitz*, met en question les notions de toute puissance divine et de providence. Dans l'ouvrage collectif « Penser après Auschwitz » pour Irving Geenberg le silence de Dieu est un questionnement adressé à l'homme, comme si Dieu voulait lui dire : il t'appartient à toi homme d'assurer plus pleinement la responsabilité qui découle de l'Alliance.

- Le rabbin Sirat voit enfin une dernière attitude possible, la sublimation par l'amour, qui fut celle de nombreux juifs qui firent le jeûne du Kippour au plus fort de la souffrance et de la faim et qui proclamèrent le « Shema Israël » au moment d'entrer dans la chambre à gaz. Pour Emmanuel Lévinas dans son commentaire du livre de Kvi Kolitz « *Yosel Racover s'adresse à Dieu* », la souffrance « révèle un Dieu qui renonçant à toute manifestation secourable en appelle à la pleine maturité de l'homme intégralement responsable, un Dieu qui vient de chacun de nous, révélant une intimité qui coïncide avec la conscience et la fierté d'être juif ». Etty Hillesum dans son journal *Une vie bouleversée* va encore plus loin dans l'exigence en comprenant que « c'est en aidant Dieu à ne pas s'éteindre en chacun de nous que l'on va aider les autres ». En conclusion pour le rabbin Sirat l'événement de la Shoah nous introduit à une mutation de notre regard sur Dieu et à une purification de notre foi.

3. Comment la foi chrétienne est-elle interpellée par le peuple juif ?

Pour Mgr Defois il ne faut pas une interprétation chrétienne, encore moins catholique de la Shoah. Pour Mgr Decourtray « On ne peut croire en Dieu après Auschwitz que moyennant un abandon et sous la forme interrogative : mais qui es-tu mon Dieu auquel je crois ? » Il nous faut accueillir toutes les questions que se pose le peuple juif sans les escamoter. Il faut nécessairement procéder à une purification de notre foi. La notion clé de la foi chrétienne est celle du mystère, du dévoilement progressif du dessein de Dieu. Nous sommes encore dans le temps de l'inachèvement du corps du Christ. Concernant l'interrogation de Hans Jonas sur la toute puissance, Paul Ricœur résume cette interrogation en écrivant « Le seul pouvoir de Dieu c'est l'amour désarmé. » L'acceptation par Jésus de sa mort ne signifie pas un goût pour la souffrance, mais le signe d'un amour extrême, un acte de confiance dans le Père au-delà de l'épreuve. Jésus ne met pas sa foi dans un Dieu tout puissant, mais dans l'Amour de Dieu qui est plus fort que la mort. L'acceptation de la souffrance peut alors devenir le signe d'un amour extrême s'il est vécu comme un don de soi. Dietrich Bonhoeffer exprime très bien cela : « l'homme est appelé à souffrir avec Dieu de la souffrance que le monde sans Dieu inflige à Dieu. »

En conclusion on peut croire en Dieu après la Shoah à condition de se débarrasser d'un fantasme de toute puissance. C'est une foi exigeante en un Dieu qui ne sauve pas par magie mais par l'amour et l'amour seul. Alors et alors seulement le croyant peut s'appuyer de nouveau sur sa foi en Dieu pour traverser la nuit de son silence et croire qu'en elle se dit la démesure de son amour. Le mal n'est pas expliqué par la foi chrétienne. Nous percevons seulement dans le mystère du Christ ressuscité la certitude que l'Amour de Dieu est plus fort que la mort et nous comprenons que la voix prescriptive d'Auschwitz, selon Fackenheim nous est adressée à nous aussi comme chrétiens.